



BU

LES DESTINS COUSUS DE L'ART TUNISIEN

PAR TOM LAURENT

« Lorsqu'un jour le peuple veut vivre, force est pour le destin de répondre. » En concluant en 1987 l'Humat Al-Hima, l'hymne national tunisien, par l'ajout de ces vers du poète Abou el Kacem Chebbi en 1933, le tout jeune régime de Ben Ali n'entendait pas encore sa reprise comme mot d'ordre d'une révolution qui le mettrait à bas quelques vingt-quatre années plus tard. Cinq ans après le printemps de Tunis, le pays doit pourtant toujours faire avec l'incertitude de son destin. Et les artistes réinventer leur rôle, après les manifestations collectives des débuts et une année 2015 marquée par trois attentats – dont celui du Bardo, le plus riche musée du continent après celui des collections égyptiennes du Caire –, en renouant avec l'histoire de leur pays ou en instruisant le quotidien comme procès de cette histoire.

En déclarant que leurs œuvres « ne changeront pas le cours de l'histoire, mais, par leur existence même, donnent une raison d'être à la lutte », les membres du collectif *Politiques* revendiquaient dès 2012, comme une grande partie de la jeunesse tunisienne, la sortie des logiques partisans. Face au pouvoir, hybrider les objets à leur portée leur apparaît le moyen de troubler ses représentations – et ses représentants – établies. Dans « la fêlure entre les choses et les images », Ismaël, la plume du collectif, veut trouver un espace où faire feu de la tension que vivent les artistes. Et à l'heure où la statue équestre de Bourguiba vient de retrouver sa place à l'entrée de l'avenue principal de Tunis – 29 ans après son déboulonnage par Ben Ali –, les photographies de cadres évidés du portrait du *Raiis* prises en 2012 par Fakhri El Ghezal montrent encore cette situation d'entre-

deux et, a posteriori, que la place n'est pas laissée vacante longtemps. Ce même El Ghezal qui, comme la plupart des Tunisiens de la côte, « ne connaissait Redeyef que de réputation », s'est rendu dans ce grand bassin minier de phosphates, largement paupérisé, de 2012 à 2015 à l'invitation de SIWA, une organisation culturelle. Il en a tiré un album sous forme de road trip documentant sa rencontre avec cette « autre Tunisie ». Atef Maatallah, lui aussi un temps actif dans *Politiques*, y a réalisé en 2014 une série de fresques au contact de la population : des figures d'anonymes ou de proches, déposées dans l'espace flottant des revers écrus de ses toiles – car il n'osait à ses débuts pas « gaspiller » de matériel – ont trouvé sur les murs de Redeyef un espace « à occuper, a squatter... » Maatallah, personnage aussi solaire et lévitant que ceux qui traversent ses compositions, serait le peintre des marges au même titre que Nidhal Chamekh est celui d'une autopsie des fragments de la société tunisienne. Répondant à ces personnifications, les céramiques d'Ymène Chetouane offrent l'image d'une population générique, où le poids de la structure a pris le dessus sur l'individualité. Hommes et femmes

Photographie par Fakhri El Ghezal d'une fresque d'Atef Maatallah réalisée à Redeyef, 2014.

Héla Ammar. *Frappe-éclair*.
2016, machine à écrire, punaises, fil rouge, 40 x 40 x 20 cm.





Mehdi Bouanani, dit DaBro. *Twensa*.
2015-2016, graphite et aérosol sur toile.

réduits à l'état d'objets ou objets et images déroutés : dans l'exposition *3AJEL - Le Temps réel*, mécénée par le groupe Talan que la galeriste Aïcha Gorgi a montée avec Marc Monsallier, c'est engagée que le desi-

gner graphique Belhassen Chtioui expose une parabole devenue folle à force de chercher à recevoir l'information. Tout comme les images téléchargées du procès de Kadhafi par Maher Gnaoui restent inéluctablement partielles, impossibles à obtenir, mises en suspens.

Juriste et plasticienne, Héra Ammar a sans doute raison de décrire les mémoires tunisiennes comme « fragmentées », et vouloir les renouer avec les fils rouges qu'elle brode à la façon d'une Parque dans les images d'archive de *Tarz*. Quitte à coudre à nouveau du rouge du drapeau tunisien l'injonction du poète Chebbi face au *mek-toub* ou à la résignation. Son rôle dans la justice transitionnelle l'a menée dans les prisons où s'entassent les condamnés à mort, dont elle a exfiltré les images de *Counfa* - « convoi » dans le jargon carcéral - exposées à Tunis dans la pénombre d'un parking souterrain en 2012 lors de *Dream City*, organisé dans la Médina de Tunis. Tout proche de celle-ci, dans une ancienne enseigne Philips du quartier des mécanos, les Tunisiens Yosr Ben Ammar et Mehdi Ben Cheikh - connu à Paris pour avoir fait investir façades, murs et plafonds de la Tour 13 par une armada de street artistes avant sa démolition - ont esquissé ce qui pourrait bien devenir un lieu central de la création à Tunis. Invitant le graffeur

Marc Monsallier a contribué avec sa galerie parisienne Talmart à la connaissance de nombreux artistes du monde arabe. Aujourd'hui attaché culturel à l'Institut français de Tunis et co-commissaire avec la galeriste Aïcha Gorgi de l'exposition présentée par la société Talan, il est soutien autant qu'observateur privilégié des expressions que le régime de Ben Ali avait mis en berne.

Tom Laurent | Par son titre, 3AJEL fait directement référence à la question du traitement de l'actualité, à une certaine urgence du réel... La situation tunisienne imposait-elle ce prisme ?

Marc Monsallier | La révolution de 2011 a largement libéré la parole, mais plus encore consacré l'usage permanent des réseaux sociaux comme source d'information, et parfois de désinformation. Par opposition, les mouvements sociaux de 2008 dans le bassin minier de Redeyef, dans le Sud tunisien étaient alors peu connus, pour des raisons de censure. La chute du régime de Ben

Ali a entériné le rôle des réseaux sociaux comme média de référence. Au point qu'un événement non relayé par ce biais peut être considéré comme non advenu. Cette immédiateté de l'information est reprise par l'exposition : la forme écrite de «3AJEL», mêlant chiffre arabe et lettres latines et pouvant être traduite par «Alerte Info», exprime son omniprésence dans l'annonce en continu des événements. Les artistes se sont approprié ce constat avec leur propre temporalité : soit en cherchant à s'y inscrire, pour en faire la critique et déminer ce flux de l'intérieur, soit, au contraire, en s'en



Ymène Chetouane. *Silence*. 2012, céramique émaillée, 18 x 120 cm.

DaBro, les personnages pittoresques d'une Tunisie sans âge grainés par le velouté du graphite s'y retrouvent biffés de coups d'aérosol fluo, manière de rendre visibles les

Twensa, « ces Tunisiens qu'on voit et qu'on ne regarde pas ». On y verra, à tort ou non une réminiscence de certains graffitis politiques de la Révolution. ■

retirant, dans une résistance à l'urgence. Le sous-titre, *Le Temps réel*, a permis la large palette des réponses. Certains ont résisté à l'idée même de commissariat. D'autres, plutôt, en se servant directement de leur environnement, ont répondu à la thématique, comme Héla Ammar qui, depuis son point de vue personnel, a puisé dans les ressources de l'histoire, avec sa machine à écrire qui interroge la vitesse dactylographique de l'information. Yasmine Ben Khelil a proposé une œuvre au propos très fin, à la scénographie subtile, en parlant d'un sujet contemporain sans le nommer. Ses dessins portent sur l'attentat de Sousse, dans le non-dit, et cela ouvre de riches perspectives...

Le sentiment que les problématiques politiques, sociales, voire identitaires « colorent » les œuvres est largement prégnant. Cela vous semble-t-il manifeste ?

3AJEL – Le Temps réel conduisait à cela, comme une histoire immédiate de la situation sociale, politique, artistique en Tunisie, partagée par la plupart des artistes. Les Tunisiens sont très fiers de leurs pays, leur identité nationale est très affirmée, ils portent une grande attention à ce qui se passe, mêlée d'inquiétude et souvent de désespoir. L'histoire nationale, c'est les conséquences de la chute de l'ancien régime d'une part, mais aussi le rapport aux voisins – la Lybie bien sûr, l'inconnu de la succession de Bouteflika en Algérie... L'obsession des Tunisiens pour leur pays est renforcée par les projecteurs pointés sur eux de l'étranger, avec le prix Nobel, par exemple. Mais l'art contemporain est un langage qui permet plus de complexité dans le propos, bien qu'il soit élaboré depuis le propre territoire des artistes. Malek Gnaoui, avec ses tombes de lumière, est un artiste ancré dans les problématiques communes aux Tunisiens dont les œuvres dépassent cet espace.



Hichem Driss. *Hôtels (détail)*.
2014-2016, tirage fine art, 32 x 48 cm.



Ibrahim Matouss.
Vanités.
2016, acrylique
et pyrogravure
sur bois, 88 x 88 cm.

Yesmine Ben Khelil.
*J'ai l'impression que
le ciel s'assombrit.*
2016, argile, gouache,
paillette et boîte
d'allumette.

En 2012, certains acteurs de l'art tunisiens notaient les liens entre la Révolution, la création artistique et la volonté d'être reconnu et de mieux connaître certaines situations – en parlant notamment des populations défavorisées ou des communautés amazighes, pointant la prise de conscience d'une Tunisie restée dans l'ombre... Quatre ans après, doit-on toujours lire cette manière de donner leur propre image de certains sujets – comme celui des migrants ou le tourisme en panne – comme une quête de reconnaissance ?

Les artistes portent aujourd'hui leur propre visibilité, défendent individuellement leurs droits. Il me semble que le tropisme régional a fait long feu. Disons qu'on ne voit pas de démarches plastiques majeures ancrées dans les régions, à la différence du cinéma, peut-être. Je pense au documentaire *El Gort*, de Hamza Ouni. En revanche, le sujet des migrants est tellement brûlant, commun à tous les pays aux portes de l'Europe, qu'il se traduit directement dans la vie de tous, dès que leurs déplacements en Europe sont limités à cause du potentiel migratoire qu'ils représentent. C'est un sujet qui atteint tout le monde, où se sont retrouvés Lassaad Ben Sghaier, l'Algérien Sadek Rahim, les Français Combo ou Matthieu Boucherit. Le tourisme a paru dans les œuvres de Yesmine Ben Khelil et Hichem Driss.

Quelle est la part des collectifs dans la construction de la scène tunisienne ?

Un collectif a été très marquant, *Politiques*, actif comme tel de 2011 à 2013, qui a réuni

des artistes prometteurs comme Nidhal Chamekh, Ymène Chetouane, les frères Maher et Malek Gnaoui, Atef Maatallah, Ismaël, Ibrahim Matouss. Aujourd'hui, chacun poursuit sa voie. On retrouve des actions collectives qui n'ont cependant pas la radicalité qu'a pu avoir *Politiques* en son temps révolutionnaire.

La reconnaissance internationale de certains de ces artistes vous paraît-elle le signe d'enjeux quant à l'image du pays, et se répercutant à l'intérieur ?

La reconnaissance internationale de ces artistes me semble très importante. C'est l'ambition que nous avons eue en invitant des commissaires étrangers, dans le partenariat avec le Salon DDessin, et par la présence d'artistes étrangers (Taysir Batniji, Mounir Fatmi, Abdoulaye Konaté, Barthélémy Togo). La rencontre, parfois la confrontation, des artistes tunisiens avec les étrangers a été possible grâce à un mouvement ambitieux porté par les galeristes aujourd'hui, les collectionneurs jusqu'au mécénat d'entreprise comme Talan. *3AJEL – Le Temps réel* a voulu développer ce dialogue international, comme la rencontre des œuvres de Younès Rahmoun réalisées avec les moines de Ligugé, sur le retrait du temps immédiat, avec *La Mécanique de l'expiation* d'Haythem Zakaria constituée de chapelets dont la rotation continue évoque un autre temps. La scénographie a montré la Tunisie des artistes telle qu'elle est, riche dans sa période post-révolutionnaire et fructueuse dans ses échanges. ■

L'exposition *Talan 3AJEL, Le Temps Réel* s'est tenue du 30 mai au 10 juin 2016 au siège tunisien de Talan, à Charguia, près de Tunis.